

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

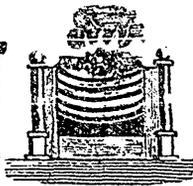
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 19 JUIN 1841.

No. 31.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA SIGNARRE ; UN ENNEMI ; POÉSIE :

LA SIGNARRE.

Une Nuit blanche, tel est le titre de nouvel ouvrage que va publier, sous peu de jours, chez l'Éditeur Souverain, un de nos plus piquant écrivains, M. Léon Gozlan. Le *N° taire de Chantilly*, le *Médecin du Pecq*, et mille charmants articles dont nos feuilletons et nos revues s'enrichissent journellement, ont fait à M. Léon Gozlan une réputation trop brillante pour qu'il devienne nécessaire de faire ici l'éloge de son livre. Bornons-nous donc à nous féliciter de pouvoir, quelques jours avant l'apparition d'*une Nuit blanche*, en offrir à nos lecteurs le fragment suivant, que nous devons à l'obligeance de l'Éditeur.

« Madame Lussac et sa fille Mathilde étaient allées passer la belle saison, qui touchait à sa fin dans l'une de leurs propriétés, située au fond du golfe de Provence, sur les bords de la Méditerranée.

Une invariable habitude les ramenait chaque année à cette propriété, où ne manquait pas non plus de se rendre le père de Mathilde, M. Mathieu Lussac, appelé tout simplement Mathieu dans les colonies. Lussac en Europe, il n'était connu que sous le nom de Mathieu en Afrique. Aussi se disait-il souvent en lui-même que le tropique était une ligne qui, en coupant la terre, avait aussi coupé son nom.

M. Lussac, qui consentait volontiers à venir de Corée en Provence, à parcourir trois ou quatre mille lieues marines pour passer l'automne avec sa femme et sa fille, aurait complètement renoncé à cette joie, s'il lui avait fallu dépasser d'un degré vers le nord la latitude de Marseille. Habitué à la température du Sahara, il accordait quelque ardeur au soleil de la Provence, lequel, disait-il, était parfois aussi chaud que l'ombre du même astre aux colonies. Mais Marseille marquait l'extrême limite de ses migrations : au delà, M. Lussac ne voyait pour lui qu'engourdissement et mort. « Quand Monmartre aura des oliviers, j'irai pas-

ser quinze jours à Paris, marquait-il à sa femme dans sa correspondance : jusque-là je ne changerai rien à mon système. »

Un jeune Ecossais, à qui la faculté avait, en désespoir de guérison, conseillé Pair du midi de la France et les bains fortifiants de la Méditerranée, avait été admis cette année dans la petite société de la famille Lussac, qu'il avait connue à Paris aux dernières réunions d'hiver. Sa douceur, la noblesse de ses manières, l'excellente réputation dont il jouissait dans les cercles étrangers, lui avaient attiré une estime universelle. L'intérêt qu'il inspirait à beaucoup de femmes par son titre de lord et une fortune qui lui promettait de soutenir ce titre, était encore rehaussé par la tendre pitié dont on était saisi en songeant au peu d'années d'existence que la médecine lui laissait espérer. Des circonstances fort naturelles l'ayant approché de la famille Lussac, il avait obtenu de l'accompagner dans le Midi. Madame Lussac le regardait comme un fils ; peut-être, en lui donnant ce titre, avait-elle des espérances analogues à la nature de son caractère, mais, jusqu'ici du moins, avait-elle eu la prudence d'en retenir l'expression au fond de sa poitrine. Sa bonté seule s'était manifestée avec une prodigalité exemplaire autour du jeune lord qu'elle avait logé dans un élégant pavillon, séparé, par une simple cloison de roseau, du reste de la propriété ; propriété magnifique, ayant pour bordure la mer, des montagnes couvertes de pins, et un horizon illimité sous un ciel qui touche au ciel d'Espagne et au ciel de l'Italie.

La propriété Lussac est le type des campagnes méridionales. On y arrive de la ville par un chemin poudreux, encaissé entre deux murs de toute hauteur, hérissés à leurs crétes par des tronçons de verre, et interrompus à de rares intervalles par des portails de fer ou de bois gris semé de clous. Si le propriétaire est riche, les pilastres du portail sont surchargés de deux lions de pierre, hideux d'aspect aussi bien que d'exécution. Si le propriétaire ne jouit que d'une heureuse aisance, expression de la plus grande élasticité dans la pensée d'un méridional, et qui, selon l'humeur de celui qui l'applique, est une qualification protectrice ou une ironie blessante, en ce cas, deux boules à peu près sphériques tiennent lieu des

lions absents. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille. Mais ceux-là ont bien du goût.

Au-dessus de cette ligne continue de mur, se hassardent comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière se creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux campagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celle de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'attache à tout ce qu'elle touche, les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlisent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout à coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de feuillages aigüés, pour découvrir la campagne, la campagne étincèle comme une glace frappée du soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevents vers qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissants, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le Midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le Nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres, qui se dégagent lentement du creux des vallons, annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre dont la ceinture se denoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin ; la terre plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un cailloutage poli, crie et s'échappe sous les pieds ; des quartiers de roche mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité ; vous apercevez déjà des touffes de jonc aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores rendent la voie plus difficile. A chaque pas le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers

près ; plus de villageoises poussant leurs petites ânes devant elles, avec une branche fleurier. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes spongieuses qu'on traverse vous montrent des huttes au lieu de maisons, et, auprès de ces huttes, le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer, et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfants tout nus, huilés par le soleil, sont occupés à redresser les hameçons avec leurs petites dents de chat, leurs petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois, plus longue que leurs bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé ; un vent frais circule ; faites encore un pas, et c'est la mer.

Et trois Iles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois Iles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles ; voir ces vaisseaux qui voguent à l'entour avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigües.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limites ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiètements réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, de petits detsa aussi riant que ceux de l'Egypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les aigües et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives ; les bateaux pénètrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves ; au dessus des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent, toutes pourpres des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amanadier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois ; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que, de leurs naseaux curieux et effrayés, les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors, s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote ; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombé. Le soleil se cache derrière les Iles, et les pêcheurs rentrent au port.

—Je vous conseille de fermer votre lunette, mon ami, dit en scuriant madame Lussac à son mari ; les vaisseaux que vous attendez n'arriveront pas aujourd'hui. Je me permettrai encore de vous faire observer que vous ne voyez plus

—Très bien, mon amie, vous me rappelez poliment à la conversation. Excusez ma distraction, tous trois ; mais j'espérais, avant la nuit, faire hommage à ma honore Mathilde de quelque superbe brick. Un brick est, je pense, une surprise dont on ne jouit pas tous les jours à Paris, j'en suis sûr, dans les hauteurs de la rue Godot-Mauroy, n'est-ce pas, monsieur Berton ?

Berton fit un signe de tête affirmatif, sans détourner son regard du côté de Mathilde. Le sens qu'avait prêté M. Lussac à la remarque de sa femme n'était pas juste.

Il savait qu'il aurait pu rester trois heures étranger à la conversation, ne s'occupant que de parcourir l'horizon avec sa lunette, sans que pour cela il y eût une convenance de sa part.

C'est que le plaisir de la longue-vue représente une des plus essentielles distractions dans un pays où la mer tient lieu de parc. Là où il n'est pas permis de courir, la compensation naturelle à cet obstacle, c'est voir. Et que voir si ce n'est la mer ? Aussi, la lunette occupe-t-elle le premier rang dans la collection des plaisirs champêtres, en Provence. Vous y trouverez partout pendue en sautoir avec le fusil de chasse, les lignes pour la pêche, et quelquefois aussi avec la guitare.

—Puisqu'il vous est agréable de causer, mon amie, reprit M. Lussac, dites-moi, à quand le mariage de notre Mathilde ? La voilà grande comme un beau pommier.

Extrêmement surprise de cette question, qu'elle n'avait jamais entendu faire par son père, Mathilde laissa tomber son éventail du haut du belvédère sur le chemin.

Berton était à peine descendu pour aller chercher l'éventail, que M. Lussac, ne voyant plus de jeune Ecossais à côté de lui, rompit brusquement le fil du premier propos, et dit :

—Votre M. Berton a un vilain coton ; il n'ira pas loin. En tout cas, je ne lui signerais pas ses assurances.

—Parlez plus bas, mon ami, il vient. Mais non, il n'est pas très mal, ajouta madame Lussac de manière à être entendue le Berton, qui revenait tout essoufflé à sa place ; le docteur Guérin en répond sur sa tête...

—Votre docteur Guérin...

—N'oubliez pas, mon ami, qu'après ma fille et vous, le docteur est la personne qui m'attache plus à la vie, car il me l'a sauvée.

—Vous ne pourriez rien me dire qui me fît changer plus tôt d'avis sur son compte, répondit

M. Lussac en tenant la main à sa fille, qui y appliqua ses lèvres, et en passant son bras droit autour du cou de sa femme. Chères amies, que ne puis-je toujours rester auprès de vous ! Vous désirer et vous regretter, voilà ma vie. Que je te retrouve plus belle à chaque retour, ma Mathilde ! Mais tu as pâli un peu cette année ; sa figure est plus ovale, n'est-ce pas Eugénie ? Grandirait-elle encore ? As-tu quelque petit chagrin de cœur ? voyons ; n'attends pas que j'ai mis l'Océan entre nous pour me l'apprendre. Tu t'es pourtant bien amusée, j'en suis sûr, aux bals, cet hiver...

Mathilde tressaillit à ces dernières paroles de son père.

—J'y ai pris quelquefois du plaisir, mais j'y ai rencontré quelquefois aussi de ces ennuis qu'on s'épargne en restant chez soi.

—Des ennuis, Mathilde ! des ennuis au bal, ma fille !

—Le monde, vous le savez, a des obsessions pour chacune de ses joies ; il est plein de visages, de regards acharnés à vous poursuivre.

—Voyons, dit M. Lussac, surprenant un embarras dans les paroles de sa fille, on t'a adressé des hommages ridicules ; quelques jeunes gens se sont crus plus particulièrement l'objet de ton attention ; un d'entre eux peut-être t'a écrit...

—Ma mère aurait lu la lettre ; elle peut dire si j'en ai reçu.

—Je sais ce que tu vas dire à ton père, interrompit madame Lussac, qui avait eu beaucoup de peine jusqu'ici à deviner un événement sous les palpitations, les détours et les craintes de sa fille. C'est moins que rien, mon ami ; moins que rien, je vous jure. Ces enfants ont aujourd'hui des manières vraiment étonnantes d'exprimer les choses les plus simples. Tu veux parler de ce beau jeune homme brun, aux cheveux bouclés, qui a des yeux de tigre et une taille si fine, que madame de Bergerade et moi ne l'appelons que le fusseau d'ébène.

—Je ne sais s'il est beau, ajouta Mathilde, qui pâlisait par degré depuis quelques minutes ; mais il est bien reconnaissable du coup de sabre qui lui a fendu les lèvres et sillonné la joue jusqu'à l'oreille.

—Ce qui lui donne du caractère et lui sied tout-à-fait ; c'était encore l'avis de madame de Bergerade.

—Et vous appelez ce jeune homme ? s'informe soudainement M. Lussac.

—Tristan, répondit Mathilde.

—Il n'a pas d'autre nom ?

—Je ne lui en connais pas d'autre, mon père.

M. Lussac fermait les poings en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux.

—N'a-t-il pas une voix douce comme une femme et de petites mains nerveuses ?

—Tout juste, répondit madame Lussac. Vous le connaissez donc ?

—Avez-vous appris s'il avait eu quelque duel au pistolet avec des jeunes gens de Paris ?

—Deux, mon père.

Il a tué ses deux adversaires, n'est-ce pas ?

—Oui, mon père, répondit Mathilde effrayée de ces révélations, qu'on ne lui donnait pas même le temps de faire.

—Mais c'est un prodige ! s'écria madame Lussac ; vous savez tout, mon ami.

—Je ne sais rien, répondit M. Lussac. Mes suppositions sont si applicables à tous les jeunes gens du monde, qu'elles ne pouvaient manquer de convenir à votre héros. J'ai joué un instant au roman avec vous.

Berton avait remis l'éventail à Mathilde. Comme il avait retenu la question de M. Lussac à sa femme, au sujet du mariage de leur fille, il demanda la permission de se retirer ; il prétextait la fraîcheur du soir.

—La fraîcheur du soir ! s'écria M. Lussac en ôtant son chapeau de paille et en le roulant comme un cigare entre ses grosses mains ; la fraîcheur du soir ! mais c'est le ciel d'Afrique. Quelle mer ! voyez donc ! quel ciel ! Jamais Naples n'eut d'aussi belle soirée. Vous ne nous quitterez pas si brusquement, M. Berton. Serait-ce parce que nous allons causer mariage ? Restez, si'il vous plaît, restez ; nous ne faisons pas de roman ici. Richardson n'aurait pas la plus petite acène à recueillir. Ma fille est belle, elle est bonne, elle est surtout raisonnable, et je veux la voir heureuse le plus tôt possible. On ne doit faire un mystère de cela à personne. Est-ce que toute ma fortune, cette fortune qu'un incendie peut emporter ou quelques mauvaises récoltes de coton, ne sera pas plus sûrement dans ses mains, chère enfant, que dans les miennes ? Ton mari la doublera d'abord, et tu en jouiras, ce qui vaut mieux, n'est-ce pas, ma bonne Eugénie ? dit M. Lussac en se tournant vers sa femme. Donnons à cette enfant ce qui nous a manqué, le bonheur d'être ensemble ; ce qui t'a manqué Eugénie, un mari qui fût toujours près de toi. Elle aura un mari qui sera tout pour sa femme. Moi, je n'ai jamais été ce mari, le serai-je jamais ? J'ai gâté ma vie. L'habitude, le croyez-vous, M. Berton ? m'a fait une seconde patrie des colonies, tandis que ma femme et ma fille m'attirent toujours vers la France. J'ai deux existences, deux cœurs, et bien souvent doubles maux. Ne parlons plus de cela, tenez.

M. Lussac eut l'air de chercher dans sa poche un cigare et son briquet, pour ne pas montrer l'atténuement de son visage.

—Enfin, revenons à ce que je disais. Je veux marier Mathilde.

—Mon ami, vous traitez les affaires sérieuses d'une manière. . .

—De quelle manière faut-il les traiter ? A votre avis, j'ai donc mal débuté ? Mais songez que l'an prochain, moi qui vous parle, je pourrai peut-être mangé par les poissons de l'Océan en revenant ici pour la vingtième fois. Assurons l'avenir de notre fille, et reposons-nous ensuite sur le sort. N'êtes-vous pas de mon avis, M. Berton ?

—Auparavant, je désirerais être de celui de mademoiselle Mathilde.

—Je vous remercie, monsieur, répondit Mathilde, qui ouvrait et fermait son éventail pour avoir une contenance. Je vois avec reconnaissance que vous partagez un embarras que mon père m'aurait épargné en consultant d'abord ma mère.

Peu flattée apparemment de la condescendance de sa fille, madame Lussac lui tira la robe de bas en haut, comme si elle eût voulu dire : *Taisez-vous ! ne me mêlez en rien à tout ceci.*

—Après tout, reprit M. Lussac, je suis pen au courant des mille précautions de forme que la mode des convenances impose à un père bien appris, qui par le mariage à une fille qui se respecte. Quel est le roman qui fait loi en matière de mœurs aujourd'hui ?

—Je ne lis pas de roman, répondit Mathilde fort émue.

—Tant mieux. Le mari que j'avais à vous proposer ne les aime guère non plus. . . quoiqu'il pu, comme un autre, en inspirer, lui aussi, car il est bien, très bien.

Saisi d'une petite toux sèche, Berton garda pendant quelques minutes sa tête cachée dans son mouchoir. Il avait porté ses regards du côté où les montagnes descendent avec rapidité vers la mer comme des voyageurs altérés de rafraîchir leurs membres.

M. Lussac continua :

—Il est très riche aussi, peut-être le plus riche de nos colons.

—Et cet excellent jeune homme aimerait notre fille, mon ami ?

—Voilà tout de suite le roman ! Comment l'aimerait-il, puisqu'il ne l'a jamais vue ? mais il l'estime d'après mes rapports, comme en caractère parfaitement assorti au sien. Il voit dans Mathilde une bonne directrice de maison. Pendant les premières années du mariage, il s'en souvient absent, mais une fois la liquidation de ses affaires finie, il vivra à Bordeaux, centre de ses opérations. Son projet est de se retirer des affaires.

—Et quelle est la profession de votre protégé ? demanda madame Lussac à son mari,

—Il est négrier.

—Négrier ! se crièrent à la fois madame Lussac, Mathilde et Berton lui-même. Ceux qui mangent les hommes ! ajouta madame Lussac.

—Je n'ai pas dit antropophage, ma chère Eugénie.

—Ah ! si ce n'est pas un antropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre !

—Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose ; murmura Mathilde.

—Voyons ! Mathilde, dit M. Lussac, ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite ?

—J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, madame Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé ; il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou, et il lui dit :

—C'est pour toi ! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchans que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

—Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

Narcisse était le domestique noir de M. Lussac ; il l'avait accompagné dans son voyage en France.

—Narcisse, lui dit M. Lussac.

—Maître, répondit celui-ci.

—Tu as ta liberté, je te renvoie.

—Où donc ? maître.

—Où tu voudras, Narcisse.

—Sans argent, maître, où irai-je ?

—Je te donne mille gourdes.

—Mille gourdes, c'est beaucoup, maître ; mais où faut-il que j'aille ?

—Encore une fois, où il te plaira ; en Afrique, ton pays.

—Je préférerais rester avec vous, maître.

—Mais je ne retourne plus aux colonies.

—Toujours avec vous, maître.

—Mais tu ne peux plus être mon esclave si je reste en France. Ici, tu es libre.

—Se je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

—C'est bien ; va-t-en.

—Eh bien ! vous avez entendu. Ce noir re-

fusa sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations ?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac ; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

La paysan que Jean était allé chercher se présentait à son tour.

—Bon homme, lui dit M. Lussac, combien v a-t-il que vous êtes au service de notre voisin ?

—Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas ?

—Êtes vous content d'être à son service ?

—C'est la crème des honnêtes gens ; mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

—Cependant, vous avez huit enfans, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété.

—Oui, ils vivent ; mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre ? seigneur Dieu !

—Et à combien s'élèvent vos gages ?

—A deux mille francs par an, pas un oignon de plus.

—Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir ; car on m'a assuré que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

—Ah ! monsieur, que de grâces ! J'accepterais des deux mains.

—Vous accepteriez !

—Mais tout de suite.

—C'est bien, mon ami ; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

—Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave, et le paysan qui est heurenx, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfans, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à la quitter pour cent francs de plus, ajoutés à ses gages.

—Monsieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé ; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

—Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là ?

—Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac

avec un mélange de bonté et de soumission feinte, que je me rends à votre raisonnement. Aussi, dès ce moment, tous les noirs de mes établissemens en Afrique sont libres; vous perdez par-là cinq cent mille francs sur votre dot et un million sur votre héritage.

Madame Lussac, devenue négrophobe depuis une heure au moins, bondit sur son siège d'osier. Heureusement pour l'embarras de tous, un domestique vint annoncer que le souper était servi.

Onze heures à la pendule. Finie pour les invités, la soirée commence pour les intimes, pour les amis de la maison.

Pour peu qu'on ait fait le vingt et un depuis sept heures, ou taillé l'écarté à deux sous, on respire à l'aspect de ces fauteuils de campagne, heureux enfin comme vous d'allonger leurs bras en liberté, et de laisser prendre à l'édredon comprimé de leur ventre de mandrin son développement naturel.

On est peu nombreux; les sièges sont rapprochés; les médisances fraternisent; c'est à qui déploiera le plus de cruauté à immoler les absens dont les places sont encore tiédées. On n'est jamais si lié que lorsqu'on s'entend pour faire le mal, ou pour en dire: c'est une justice à rendre à la société.

M. Lussac n'est pourtant pas méchant; il est simplement railleur, défaut caractéristique chez les personnes obèses. Ceux qui ont perdu la faculté de suivre les autres dans les à traverschamps d'une conversation nerveuse, qui ne peuvent pas rendre geste pour geste, manœuvre pour manœuvre, à cause du ressort de leurs bras qui s'est rouillé dans l'embonpoint; qui ne sont ni assez humbles pour toujours se taire, ni assez vifs pour répondre aux appels d'un interlocuteur emporté; qui font de la conversation assise, comme certains tireurs font de l'escrime patiente et dont le système de combat est la défensive et le pied ferme; ces parleurs, et M. Lussac est du nombre, sont railleurs par tempéramment. Ils tirent parti de leur masse, à peu près comme les éléphants de la leur: ils débouchent une bouteille de champagne avec la trompe.

M. Lussac a la tête petite, le cou envahi par les épaules, emboîtement physique qui fait refluer le sang avec rapidité du cœur à la tête, et qui donne l'instantanéité de la poudre à la pensée, terrible si elle est mauvaise, sublime si elle est généreuse. A vingt ans les hommes soumis à cette organisation sont passionnés, à quarante ils sont très colères, à cinquante ans ils sont railleurs; la raillerie étant le refroidissement de la colère.

Berton s'était retiré bien avant la fin de cette soirée, qui avait réuni comme de coutume quel-

ques voisins de campagne. En s'en allant, il avait laissé dans l'esprit de Mathilde une partie de la tristesse dont il avait été saisi au belvédère pendant la conversation de M. Lussac. Mathilde le vit partir avec regret; elle aurait désiré qu'il fût resté jusqu'au moment où, tout le monde s'étant retiré, elle aurait, par quelques paroles affectueuses, affaibli l'impression d'une peine dont elle s'accusait tout bas. Par la croisée ouverte, son regard distrahit suivit Berton tout le long de l'allée de marronniers plantés devant la maison. Elle ne répondit à la question que lui adressait son père que lorsque le jeune Écos-sais, eût tout à fait disparu dans l'obscurité des distances.

M. Lussac avait, dans ce moment, prié sa fille de ne pas monter dans ses appartemens sur les pas de sa mère, dès que la société serait partie. Il tenait à avoir un entretien seul à seul avec elle.

Ce rendez-vous demandé par un père à sa fille, fut obtenu aisément, on le présume, et il semblait que rien ne devait l'empêcher d'avoir lieu, ni un frère importun, ni un tuteur terrible. Malheureusement la seule personne qui pouvait le déranger par un désir imprévu de prolonger la veillée au delà des bornes établies ne se retira pas dans sa chambre ainsi qu'on l'avait espéré. Madame Lussac s'aperçut à peine que Mathilde affectait de lire avec beaucoup d'intérêt un livre nouveau. Elle s'installa en face de son mari, qui l'avait beaucoup plus aimée dans d'autres momens que dans celui-là; et elle dit:

—La soirée est vraiment trop belle pour ne pas en jouir plus longtemps; je ne me coucherai pas avant une heure.

—Avant une heure; répliqua M. Lussac, qui laissait presque échapper dans cette exclamation le secret d'une conspiration. Mais vous serez indisposée demain.

—Indisposée! mais il n'y a pas six mois que nous passâmes la nuit entière au bal, Mathilde et moi, C'était rue de Grammont, aux noces d'un banquier; si l'en souvient, Mathilde?

—Oui, maman, répondit Mathilde sans quitter son livre.

—Te rappelles-tu encore ce jeune homme qui nous reçut? Avec quelle grâce parfaite il fit les honneurs de chez lui! Quelle tournure charmante! Quel beau visage! Je te le fis remarquer; c'était le comte de St.-Vincent.

—Comme vous en parlez! Savez-vous bien que si Mathilde voyait par vos yeux, je serais effrayé. Heureusement vous êtes bonne mère, et l'on vous permet l'exagération du roman quand on sait que l'histoire a été si pure.

M. Lussac exprima ce compliment sur un ton

qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contre temps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignit point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrassé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli, son sang sembla se retirer de ses veines.

— Je vous disais, poursuivit madame Lussac, combien nous fûmes enchantés de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie ! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

— Pourquoi pas ? répliqua M. Lussac, est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais ? leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami ; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous ?

— Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivalait à un agrément.

— Toujours ; alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais ; entrez en danse et parlez.

— Rien de si singulier qu'une histoire qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont retenti.

A peine madame Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde se penchant à l'oreille de son père lui dit d'une voix éteinte :

— Faites taire ma mère ou je meurs.

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs cette prière de sa fille ne devait pas être accueillie ; que signifiait-elle ?

Voici cet événement :

« Une mère et sa fille, fort belle, assurâ-t-on, n'étaient rendues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous nous trouvons. Ni leur naissance, ni leur rang n'ont jamais été connus ; la publicité a eu la pudeur de n'en rien dire : il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque tems, poursuivie par un baron autrichien, attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever ; aucun n'avait réussi. Le plus puis-

sant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche ; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

« Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle : les uns jouaient, les autres dansaient dans les quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron, les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d'autres, dans la rue ; tous étaient occupés à courir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

« On a rapporté que ce soir-là la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume, afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela ; car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.»

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil ; sa mère continua :

« A la fin d'une contredance, et tandis que les domestiques faisaient circuler les rafraîchissements, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle et la couvrit de taches et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt ; on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée, mais comment reparaitre dans l'état où cet accident l'a mise ? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera en partie le désordre de sa toilette. Elles les remercie, se confie à elles ; une voiture est à la porte, elle y monte ; les chevaux se précipitent, s'arrêtent ; un hôtel s'ouvre ; elle est conduite dans un appartement ; la porte de cet appartement se referme derrière elle :—devant elle, le baron !

« Et je crois rêver quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que l'enlèvement avait lieu ; n'en avoir rien su ! Et Mathilde, non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet événement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu ! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron.

« Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celles qu'elle avait avant

le rapt. En vérité, un auteur qui risquerait un semblable épisode dans un livre ne serait cru de personne."

—Permettez, répliqua M. Lussac ; cet auteur-là serait cru de ceux qui, comme moi, imaginaient sans peine qu'un baron assez riche pour acheter le dévouement d'une couturière, qui, sur le même patron et dans une étoffe pareille, aurait taillé deux robes au lieu d'une. D'ailleurs ne vous avez-vous pas dit que six dames étaient costumées comme cette demoiselle ? Votre baron n'était pas un sot. Le misérable !

M. Lussac se leva et alla baiser le front de sa fille.

—La demoiselle reparut au bal. Personne ne s'était aperçu de son absence, personne ne remarqua son retour. Moi-même, qui était toujours à danser...

—Vous, moins que personne. Ensuite ?

—Enfin, on n'a jamais su quelle était cette demoiselle. On apprit seulement qu'au moment de passer les frontières, le baron avait reçu un coup de pistolet dans le cœur ; je n'en crois rien ; ceci est un de ces fruits de la clémence divine que les journalistes font toujours intervenir dans leur narration pour édifier la moralité de leurs abonnés. On ajoutait même que celui qui l'avait tué en duel ou celui qui l'avait assassiné, car le cas est resté indécis, est ce jeune homme dont Mathilde nous a parlé avant le dîner, ce jeune étranger qui nous plaisait tant à madame Bergerade et à moi, brun, olivâtre, si fort au pistolet, appelé Tristan, je crois.

—Et vous ne vous en êtes pas assurée ! s'écria M. Lussac en marchant sur son domestique et en broyant son houca, renvoyé dix pas au loin.

—Et pourquoi donc ? répondit madame Lussac, étonnée de l'empêtement de son mari. Quel intérêt avais-je à savoir si c'était ce M. Tristan ou un autre jeune homme qui avait tué le baron ?

—Vous avez raison, en effet ; cela ne vous touchait nullement. Je vous demande pardon du mouvement d'indignation que je n'ai pu retenir en vous écoutant. Oui, que vous importait que ce fût lui ou un autre ?

M. Lussac affecta ensuite un grand calme ; il se croisa les bras, et laissa tomber sa tête comme s'il avait eu besoin de dormir.

Mathilde, dit madame Lussac en se levant et en frappant sur l'épaule de sa fille, Mathilde, il est temps de monter.

Sans attendre la réponse de sa fille, madame Lussac prit un flambeau et se retira.

—Mathilde, dit à son tour M. Lussac quand sa femme ne fut plus là, viens, suis-moi.—Narcisse, attends-nous.

—Mon père, s'écria Mathilde quand elle fut hors de la maison, mon père ! cette jeune fille dont ma mère vous a raconté l'épouvantable histoire, c'est moi !

—Je le savais, répliqua M. Lussac, écoute-moi maintenant.

—J'aime ta force, et tu es bien ma fille. Tu n'as rien dit à ta mère ?

Rien. Elle a attribué ma maladie à tout ce qu'elle a imaginé : au changement de saison, à l'absence d'une amie que j'affectionnais.

—Tu as donc été malade après cet horrible guet-apens ?

—Beaucoup, mais pendant quelques jours seulement. L'effroi m'avait rendue folle.

—Pauvre Mathilde !

—Il est vrai que l'effroi fut le seul mal que je éprouvai ; car ma mère n'a pu vous dire qu'à peine entrée dans l'appartement du baron, m'étant aperçue du piège, je sautai aux rideaux de la croisée et me précipitai.

M. Lussac pressa Mathilde sur son cœur.

—Je ne m'étais pas blessée ; j'avais rencontré dans ma chute l'appui flexible d'un tilleul dont les rameaux, en cédant au poids de mon corps, m'avaient presque accompagnée jusqu'à terre, sur le gazon du jardin. Je reparus au bal.

—Maintenant que le baron est mort, dit M. Lussac, ma colère n'a plus de vengeance à espérer. Dans nos mœurs elle s'arrête au tombeau. C'est à Dieu à faire au baron la justice qu'il mérite ; j'aime à croire qu'il ne laisse pas aux peus offensés le regret de n'avoir pas pris à temps sa place de juge. Mais dis moi maintenant, Mathilde, ce que tu éprouves dans ton âme pour le jeune homme qui a tué le baron. C'est si je ne me trompe, celui dont ta mère disait qu'il le suivait partout de ses yeux de tigre et de sa figure sombre.

—Je n'éprouve rien pour lui.

—Pas d'amour ?

De l'effroi ; une certaine terreur quand il me regarde.

—Pas de reconnaissance ?

—Aucune. Quel droit ai-je de croire qu'il a tué le baron dans l'intention de me venger ?

En adressant ces questions à sa fille, M. Lussac paraissait calme comme s'il eût été question, entre lui et elle, de choses indifférentes. Cependant, un feu intérieur le brûlait de veine en veine : il eût voulu briser le tombeau du baron, soulever son cadavre, et surtout se trouver tout à coup en Afrique et face à face avec une femme dont il mordait le nom entre ses lèvres.

—Ecoute, Mathilde, poursuivit-il avec la tranquillité qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il parlait avec sa fille ; écoute, Mathilde, si, lorsque tu retourneras à Paris, tu rencontres dans les

salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affection. Souffre avec patience ses importunités ; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse les lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils l'aiment, ils éprouvent pour elle du délire, jusque-là, ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tîgres, mais des reptiles ; ils facinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer ; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

—Mais il est donc bien dangereux ? s'écria Mathilde.

—Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'âme de Mathilde par ces recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi ; ce serait inutile, j'en serais mort.

—Mon père, puisque je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

—Ecoute-moi encore, Mathilde. Non seulement ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, mais, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si avant quelque temps, deux années ou plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine ; mais riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

—Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

—J'ai besoin de ton serment.

—Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait, mais dont le tremblement ne fut pas remarqué par M. Lussac.

—Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant le souper, n'est pas tellement pressant qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre, est, comme toi, dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait ob-

tenu d'elle, l'embrassa et se retira dans sa chambre.

La soirée était belle. Les fleurs du midi, dont la plupart n'ouvrent leurs calices qu'à la clarté du jour, mélaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilège des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des fleurs. Ainsi, la vigne son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de muse, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fourrit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, relèvent le monde maritime, à la grande surprise de l'âme, qui, comme poisson volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents, elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

Berton est né en Ecosse ; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. A vingt ans il partit pour les Indes. C'est là que Berton respira les germes d'une maladie de foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France ; il partit. C'était au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer ; l'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon, il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans la journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline ; long-temps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise, et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent

était dans ce moment si impétueux, qu'à trois reprises Berton essaya vainement de faire entendre quelques mots. Cette circonstance l'autorisait à offrir son bras, qui fut accepté pour descendre le revers de la colline. On se parla de plus près.

Ils furent bientôt en pleine forêt.

—J'ignore, dit Berton, si la saison qui touche à ses derniers jours, se vent d'automne nous en avertit, me fournira encore l'occasion de vous parler de moi. Votre départ pour Paris est si proche.

—Da me parler de vous, M. Berton ?

—De moi, mademoiselle. Vous allez vous marier, du moins votre père le désire instamment.

—Vous n'avez pas oublié, monsieur, le peu d'empressement que j'ai mis à accueillir une proposition dont dépend peut-être mon bonheur.

—Votre premier refus, j'en conviens, a paru déconcerter les projets de votre père ; mais l'avenir ?

—Me supposeriez-vous plus faible à une seconde attaque ?

—Je n'ai pas eu cette pensée.

Un silence suivit ces premières explications échangées entre Mathilde et Berton. La forêt devenait de plus en plus épaisse devant eux. En certains endroits les jeunes pins abaissaient tellement leurs branches, que Mathilde fut obligée d'ôter son chapeau de paille. Ses cheveux flottèrent.

Berton avait insensiblement ramené vers son cœur la main de Mathilde.

—Ne sommes-nous pas bien condamnables, M. Berton, vous de vous expliquer, moi de vous entendre, si loin de ma mère !

—Que mes paroles soient sans danger pour vous, et que mon titre d'étranger ne vous effraie pas. Si vous voulez être Anglaise, demain, dans l'église de ce village, bénis par ce pauvre prêtre que nous avons heurté dans l'obscurité l'autre soir, je vous donne mon nom :—il est sans tache ;—je vous donne en dot un des plus beaux comtés de l'Ecosse ; j'abandonne, si vous le préférez, mon titre de pair, de comte et de seigneur, pour être Français, de votre pays, Mathilde.

—Assez, M. Berton,—votre générosité me confond, l'illusion d'un moment vous trompe ;—je ne mérite pas de si grands sacrifices ;—que vous donnerais-je en retour ?

Et que voulez-vous que je fasse de ces richesses, de ces titres, qui ne me vaudront pas un jour de plus d'existence, et qui peuvent tant embellir la votre ?—Parlez ;—m'encouragez-vous à m'expliquer avec votre mère ?

Ici Berton s'arrêta, et fixant des regards

pleins de crainte et de résolution sur les yeux de Mathilde, il y chercha une réponse qu'il n'osait attendre de sa bouche.

Mathilde versa une larme brûlante sur les mains de Berton, et un douloureux non l'accompagna.

—Non, dites-vous ; non, vous ne m'aimez pas ; que voulez-vous que je devienne ? Ce n'est point chez moi le désespoir factice d'un amour ordinaire, Mathilde ; je souffre beaucoup. En me repoussant, vous ne me méprisez point, vous me tuez ; me fut-il donné de compter les longues journées de notre séparation, où emprunterais-je du courage pour vous voir revenir au bras d'un autre qui ne vous aimera pas, Mathilde, comme moi, et que vous aimerez peut-être ?

Etouffé par ses sanglots, Berton se détacha brusquement du bras de Mathilde, et s'adossa contre un arbre, la tête cachée dans ses deux mains qui ruisselaient de larmes.

—Berton ! Berton ! mais vous m'avez mal comprise ;—vous ai-je dit que je ne vous aimais pas ?

Mathilde avait relevé la tête de Berton ; et en l'appuyant sur sa poitrine émue, elle ne cessait de lui répéter : Vous m'avez mal comprise, Berton.

Il fut long-temps à douter des paroles bonnes et persuasives que Mathilde murmurait si près de ses lèvres ; puis il se laissa aller à cette douce agonie qui succède à la douleur. Il levait ses yeux bleus et humides vers le ciel ; il baisait avec effusion, dans une ivresse défaillante, les boucles de cheveux de Mathilde, dont le front touchait son front ; et tous ses sens, surpris à la fois par ce retour à la vie, aspiraient les émanations suaves de la résine et des feuilles du chêne, parfum de la solitude.

Ils marchèrent ; mais l'un et l'autre, surpris du progrès qu'avait fait à leur insu la passion, se taisaient, de peur de s'avouer qu'il était temps de sortir de la dangereuse crise de l'exaltation.

—Je parlerai ce soir même à votre mère, n'est-ce pas ?

—Non, M. Berton, écoutez-moi ; vous m'avez demandé ma main ; je vous l'ai refusée : vous avez cru alors que je ne vous aimais pas. Je vous ai détrompé ;—mais c'est tout. Je ne dois pas, je ne puis pas être votre femme.

Puis abandonnant le bras du jeune lord, elle ajouta : Que la conversation d'aujourd'hui soit pour toujours finie. Je vous demande encore la grâce de ne pas m'accompagner plus loin ; c'est une prière.

Berton salua Mathilde ; et, sans détourner la tête, il reprit seul le chemin de la forêt qu'il venait de parcourir avec elle.

On imagine sans peine l'état dans lequel se trouva Berton après l'éigmatique refus de Mathilde. Il cessa de se présenter à la propriété Lussac. Il lui sembla impossible de séjourner plus long-temps dans un endroit où il était venu chercher la santé, et où il n'avait rencontré que le désespoir. Il résolut d'aller en Suisse et fit toutes ses dispositions. On vint l'avertir que les chevaux étaient attelés. Il s'assit sur sa valise et jeta un dernier regard sur la campagne.

Le ciel était enflammé; la mer reflétait le ciel; le soleil se couchait; des flocons de nuages marquetaient le dôme celeste comme la ouate un manteau d'hermine; des vagues cotonneuses battaient sourdement la grève en y déposant une frange d'écume. Sur quelques points du rivage, cette mousse s'était amoncelée, blanche et folle comme la neige, et se balançait avec le vent. Berton ouvrit la croisée pour contempler une dernière fois ce tableau. Le soleil frappa en plein sur son visage malade. Sa tête rayonnait.

Insensiblement, cette illumination s'éteignit et la tristesse prit dans l'âme de Berton la place qu'y occupait la lumière. Il resta seul avec la douleur devant des montagnes, masses informes, et la nuit qui l'enveloppait.

Sa tête tomba sur sa poitrine; elle y resta. Il murmurait faiblement: Si je pouvais mourir comme on s'endort, et m'endormir ici!

Secouant brusquement sa léthargie, il se releva, ouvrit sa valise, en tira un pistolet et l'arma.

Il le posait sur son cœur, quand Narcisse, le serviteur noir de la maison Lussac, entra, et lui remit un billet où il n'y avait que ces mots: "A vous ou à personne! Espérez.

"MATHILDE."

Les premiers froids s'étant fait sentir, M. Lussac se prépara à quitter sa femme et sa fille qui, de leur côté, arrêtaient leur départ pour Paris.

—C'est la dernière fois que nous serons séparés, je l'espère, disait M. Lussac en prenant sa fille sur ses genoux. Mon voyage en Afrique ne sera pas long, entends-tu, Mathilde? Je ne vous demande que le temps de vendre mes terres, mes cotons et mes noirs, et je vous reviens pour toujours.

Mon ami, disait madame Lussac, voilà dix ans que vous nous promettez d'être heureux, dix ans que vous nous assurez à chaque voyage que ce sera le dernier.

—Et croyez bien que je suis le premier puni de mes mensonges ou plutôt de mes illusions. Mais, je te le jure, cette fois je serai exact dans ma parole. Venez ici toutes deux, et que je vous bénisse, pauvres femmes, qui ne savez

pas tout ce que je souffre pour que vous soyez les plus riches, comme tu es la plus belle des enfants, Mathilde, et vous la meilleure des mères.

La semaine suivante, la goelette où s'était embarqué M. Lussac, faisait voile pour Gorée, et une chaise de poste roulait vers Paris. Un jeune homme était assis au bord de la mer: c'était Berton.

.....

.....

Du haut de son hamac, une jeune signarre (1) regarde les travaux qui s'accomplissent autour de son habitation. Elle ne perd aucun mouvement de ses esclaves noirs. Par les quatre croisées ouvertes de sa case de jonc, elle surveille la tâche de chacun, tout en paraissant endormie sous le poids de la chaleur du jour naissant. Nul ne se fie à ce sommeil clairvoyant. Le pilon tombe avec une activité régulière dans le mortier de bois où s'écrase le grain de millet: et sous des arbres au maigre feuillage, les tisserands ne laissent pas reposer un instant leur navette. Plus loin de petites négresses battent du lait et le préparent pour le porter dans l'île de Gorée. Le fouet ou l'injure ne tiendrait pas plus en haleine l'infatigable colonie que le regard de cette mulâtresse à demi éveillée, et dont la main, depuis quelques minutes, est dans celle d'un homme si attentif à suivre l'expression de son visage, qu'on le croirait son premier esclave, s'il y avait des esclaves blancs en Afrique. Cet homme est M. Mathieu, qui ne s'appelle pas ici Lussac.

—Katy, osa-t-il lui dire enfin, je vous ai apporté d'Europe le collier de corail dont vous aviez envie.

—Merci, répondit la signarre en jetant sa jambe nue hors du hamac et en se levant à demi.

—Ne me remerciez pas encore, Katy: au collier de corail j'ai ajouté douze robes de mousseline brodée, douze sandales à fleurs d'or, six ceintures et trois boîtes de parfumerie.

(1) Nos observations personnelles confirment pleinement l'exactitude de ce portrait qu'on trouve de la signarre dans le curieux et intéressant *Voyage pittoresque autour du monde*, rédigé par M. Louis Reybaud. « Les mulâtresses ou signarres sont, la plupart, l'âme des affaires du pays. Plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échange. Quelquefois la richesse leur arrive autrement: vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. »

—Vous êtes galant, mon ami, lui dit la mulâtresse en souriant et sans perdre toutefois de vue les travailleurs ; je remarque seulement que vous avez laissé votre gaîté en France.

—La traversée m'a fatigué ; elle a été longue et pénible.

—Une bonne nouvelle vous rendra la santé. Et cette nouvelle est que nous avons vendu pour deux cent mille francs de têtes de noirs au dernier voyage de *la Galathee*. Poussez ce coffre avec le pied, et vous entendrez sonner les gourdes.

M. Mathieu ne daigna pas même se procurer cette si douce satisfaction de négrier. Deux cent mille gourdes, répéta-t-il machinalement.

—Outre les têtes de noirs, continua la jeune Africaine en allumant un petit rouleau de tabac et en le pinçant avec beaucoup de grâce entre ses lèvres, outre les têtes de noirs, j'ai revendu trois mille bœufs que j'avais eus presque pour rien à la suite d'un pillage. J'ai été payée en guinées ; jetez les yeux au fond de cette calé-basse. Cette graine vous plait toujours, n'est-ce pas ?

Aucune parole de satisfaction ne sortit des lèvres de M. Mathieu, qui, après une longue pause, se leva du siège de jonc qu'il occupait près du hamac de la signarre et lui dit :

—Vous ne me parlez que de noirs, de gourdes, de bœufs, de guinées....

—Et de quoi vous parlerais-je ?

—Où est Toby ?

—Je croyais que vous aimiez toujours l'or.

—Où est Toby ?

—Toujours le commerce des noirs.

—Où est Toby ?

—Toby ! Toby ! Comme il vous est survenu tout-à-coup de l'attachement pour Toby ! Vous le regardiez à peine avant votre départ. Toby s'est embarqué pour le haut du fleuve, pour Galam. Il est allé chercher de l'or, puisque c'est ce qui réjouit le plus son père.

—Vous mentez, Katy !

—Faites tomber ces stores, répondit froidement l'Africaine en sortant l'autre jambe de dessous la pagne bleue qui lui servait de couverture. Il n'est pas nécessaire de faire savoir à nos esclaves que nous nous expliquons.

Les stores furent baissés.

—Je mens, dites-vous ; et vous avez raison. Toby n'est pas à Galam.

—Il est en France ! s'écria M. Mathieu ; il est à Paris !

—Est-ce bien là un motif pour vous emporter ? Eh bien, soit ! il est à Paris.

—Il a changé de nom ; il s'appelle Tristan.

—Vous me l'apprenez, mon cher mari.

—N'est-ce pas vous qui lui avez conseillé ce changement de nom ?

—Moi ! et dans quel but ?

—Le sais-je ?

—Et vous n'avez pas d'autre raison pour vous mettre en colère ?

—Vous me faites espionner par votre fils.

—Qui est aussi le vôtre, s'il vous plaît.

Allons, vous plaisantez : vous habitez la Provence, et vous supposez que j'enverrais Toby vous espionner à Paris.

—Pourquoi, reprit M. Mathieu qui ne voulait pas rompre la conversation, et qui se plaçait sur des charbons ardents en la continuant ; pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris ?

—Ne faut-il pas qu'il voie le monde ou il figurera un jour ? Ne sera-t-il pas votre héritier ? Avec plus de cinquante mille livres de rente, ne sera-t-il qu'un planteur grossier ?

—J'aime mieux qu'il ne soit qu'un planteur grossier, répliqua M. Mathieu qui avait pâli en entendant Katy appeler Toby son héritier, qu'un libertin, qu'un duelliste en France, à Paris.

Katy eut l'air de glisser avec indifférence sur les remarques philosophiques et morales de M. Mathieu, tandis qu'au fond elle cherchait à former un sens complet de toutes les demi-phrases qu'il laissait imprudemment tomber.

—Après tout, dit-elle en imprimant à son hamac une faible agitation, l'éducation et l'avenir de Toby sont votre affaire autant que la mienne. Je suis fâchée seulement que vous l'ayez traité, dans cette conversation que nous venons d'avoir à son sujet, avec une excessive dureté, mon ami. Je vous pardonne cependant, car vous avez été bien aimable pour moi. Montrez-moi ces jolis cadeaux de France.

Tandis que M. Mathieu se levait pour ouvrir ses malles, Katy sauta en bas du hamac, courut nus pieds à l'une des croisées pour en soulever le store, et fit un signe ; ce signe fut compris. Katy s'habilla ensuite en un clin d'œil. Elle passa une robe sous le tissu clair de laquelle elle parut tout aussi peu âgée qu'auparavant.

—C'est beau ! c'est charmant ! c'est délicieux ! dit-elle en prenant des mains de M. Mathieu les parures qu'il lui avait achetées en France. Elle en garnit ses cheveux, ses mains ; elle attacha à ses chevilles des bracelets de perles ; elle essaya chaque ceinture ; se parfuma, courut à la glace, et laissa voir la joie la plus enfantine, quoiqu'elle eût déjà près de vingt-huit ans. Mais Katy ne différait pas des créoles ou des autres femmes de sa race ; toujours enfant jusqu'au moment où la décrépitude arrive, l'âge mûr ne leur est pas connu. Enfant ou vieillesse. Et l'on comprend quo par goût elles prolongent le plus long-temps possible la première de ces deux périodes. D'ailleurs, on leur donne si peu le temps d'être enfant avant le mariage, qu'elles ont quelque raison de vou

loir l'être après. Elles sont quelquefois mariées à dix ans. C'est à cet âge que Katy avait été mère de Toby, qui en avait dix-huit à ce dernier voyage de M. Mathieu en Afrique.

—Vous m'avez fait votre cadeau, voici le mien, s'écria Katy en ouvrant la porte de la case à un beau jeune homme.

—Toby est ici !

—Oui, mon père, deuis un mois. Je me suis embarqué à Brest.

Le père et le fils s'embrassèrent avec peu d'entrainement, malgré la surprise que leur avait ménagée Katy, la plus intéressée des trois, il est vrai, à ce que la rencontre eût le caractère d'une surprise.

[A CONTINUER.]

UN ENNEMI.

—

“..... Vos soins sont inutiles ; ma blessure est mortelle, et je sens que la vie m'échappe..... Votre main, don Fabrice ! et que votre pardon vienne adoucir mes derniers instants..... Soyez heureux !... adieu !

“Don Fabrice serre la main d'Avarès.—La marquise paraît à la porte du fond.—La toile tombe.”

Tels étaient les derniers mots d'un drame intitulé : *la Marquise d'Alcanzar*, que Frédéric Lambert venait de lire à Charles Ducrozet, son meilleur ami et le plus intime de ses confidents. Pendant la lecture Ducrozet avait donné de nombreuses marques d'approbation ; au dénouement, il se jeta dans les bras de Lambert en s'écriant :

—C'est beau comme Shakespeare ! mon ami Tu auras un succès d'enthousiasme et autant de représentations que la *Tour de Nesté*.

Avec toute la tendre faiblesse qu'un auteur porte à son œuvre nouvellement éclosse, Lambert partageait l'opinion et l'espérance de Ducrozet ; cependant, après s'être livré un instant aux doux épanchements de son amour-propre, le jeune écrivain prit un air soucieux : Tu ne vois que les qualités de ma pièce, dit-il, toi qui est mon ami, et peut-être le public ferait-il comme toi ; mais la critique !....

—Si ton drame est beau, dit Ducrozet pourquoi la critique ne te serait-elle pas favorable ?

—Pourquoi ?... Pour un homme de trente ans, qui connaît le monde, tu as quelquefois de singulières naïvetés ! Mais quand je dis la critique, je ne veux parler que d'un seul homme.

—Alors il fallait dire la haine, car tu veux parler de Verneuil, n'est-ce pas ?

—Oui, de Verneuil, mon implacable ennemi Dès le collège, et je ne sais pourquoi, nous ne pouvions pas nous souffrir. Depuis, nous nous sommes rencontrés sur le même chemin dans une circonstance où je l'ai emporté sur lui. Alors son aversion a pris un caractère acharné et violent ; il s'est attaché à mes pas avec l'infatigable volonté de me nuire en toutes choses, et il n'a que trop souvent réussi dans ses mauvais desseins. J'ai voulu en finir, je l'ai provoqué, et nous nous sommes battus au pistolet, marchant l'un sur l'autre jusqu'à la distance de trois pas. C'était un duel à mort. Je tirai le premier et d'assez loin ; je le manquai, et il s'avança... C'en était fait de moi, et ma vie était entre ses mains. Mais en me tuant d'un seul coup Verneuil perdait sa plus chère occupation ; il donnait pour un moment de satisfaction son bonheur de tous les jours ; il renonçait au plaisir de me tendre des pièges et de me tuer lentement, peu à peu, et par mille petites blessures. Dans une querelle ordinaire, un indifférent profitant de sa bonne chance m'aurait brulé la cervelle ; Verneuil, mon ennemi, tira en l'air et me laissa la vie par un raffinement de haine. Comprends-tu son triomphe ? Grâce à cette générosité si bien calculée, j'étais son obligé, je lui devais de la reconnaissance, et il rentrait en possession de sa victime. Lorsque j'abordai la carrière littéraire, il m'y suivit ; je m'adressai aux libraires, il s'adressa aux journaux ; je publiai un volume de poésies, il publia sur mon livre un feuilleton qui m'a fait verser bien des larmes de colère et de désespoir. Si je n'avais pas été entraîné et affermi par une invincible vocation, j'aurais dès ce moment renoncé à la littérature, car les critiques de Verneuil étaient de celles qui découragent, d'abord parce qu'elles sont impitoyables, et puis, il faut bien le dire, parce qu'elles sont justes. Son instinct l'avait admirablement servi ; sa haine lui a donné du talent, et aujourd'hui il s'est placé au premier rang parmi nos juges. Toutes les fois que j'écris maintenant, cette redoutable critique est assidue sur ma tête comme l'épée de Damoclès : et lorsqu'un ouvrage est achevé, lorsque j'en suis content et que mes amis l'ont approuvé, je le remets encore sur le métier pour y chercher ces défauts cachés qu'un ennemi sait si bien trouver.

Frédéric Lambert avait déjà publié trois romans avec un succès progressif qu'il devait peut-être à la terreur salutaire que lui inspirait la critique de Verneuil. Il n'y avait pas de négligence possible avec un pareil ennemi ; il fallait toujours se tenir sur ses gardes et ne rien hasarder. La *Marquise d'Alcanzar* fut reçue à l'unanimité des suffrages et mise immédiatement en répétition. Lambert tremblait pour ce drame,

qui était son début au théâtre ; Ducrozet, plein de sollicitude pour les peines de son ami, trouva un bon moyen pour le rassurer :

—Je connais Verneuil, lui dit-il ; je lui lirai ta pièce en annonçant que c'est une œuvre parfaite ; je soutiendrai vivement mon opinion, et je le pousserai à me faire des critiques dont tu profiteras.

Ducrozet était un garçon adroit et délié ; il fit si bien les choses, que Verneuil, qui du reste n'avait aucun soupçon, ne put retenir ses observations hostiles. Au milieu des beautés de la pièce, la lorgnette du critique et la loupe de l'ennemi découvrirent un défaut capital qui devait perdre le quatrième acte et compromettre étrangement le succès de la *Marquise d'Alcarzar*.

Et cependant, sur l'espoir de ce succès, Lambert, à qui la confiance était revenue, formait des rêves de gloire et de fortune. La littérature l'avait brouillé avec un oncle dont il aurait pu recueillir un jour l'héritage ; mais il se croyait assez sûr de l'avenir pour ne pas sacrifier ses goûts et sa passion à des intérêts de famille. En attendant, le jeune auteur, qui menait le train de dandy, se trouvait quelquefois fort embarrassé. Dans un de ces moments où l'on donnerait beaucoup d'argent pour en avoir un peu, Ducrozet, l'homme aux expédients, lui conseilla d'assembler les deux cents représentations de son drame. Lambert trouva le parti très avantageux ; mais comme il se doutait bien que les marchands d'écus ne lui prêteraient que peu de chose sur le nantissement aléatoire d'une pièce en répétition, il se présenta comme l'unique et présomptif héritier d'un oncle vieux et riche ; ses titres étaient en règle, et l'usurier, auquel on l'avait recommandé, promit de lui apporter sa réponse dans trois jours.—Cette réponse de vait se composer de six billets de mille francs livrés contre douze lettres de change de la même valeur.

L'usurier dont nous parlons est un homme de bonne mine que l'on pourrait prendre pour un vieux rentier ou pour un ancien militaire. On le rencontre habituellement sur le boulevard des Italiens, quartier général de ses pratiques ; il se promène doucement entre le café de Paris et le jockey club, dans cette étroite allée où passent chaque jour et incessamment tout le luxe, toutes les passions et toutes les misères de la vie parisienne. Au bout de trois jours, il fut exact à venir chez Lambert, mais il arriva les mains vides.

—Je suis désolé, dit-il, de ne pouvoir terminer notre affaire ; mais j'ai appris que votre oncle avait l'intention de vous déshériter.

—Et de qui tenez-vous ce renseignement ?

demanda Lambert ;* pourrai-je savoir à qui mon oncle a fait cette confidence ?

—Vous me permettez d'être discret, répondit l'honnête usurier en se retirant.

—Et qu'avais-tu besoin de lui adresser cette question ? dit Ducrozet à son ami. Je me souviens maintenant d'avoir vu, il y a un mois, Verneuil causer avec cet homme dans le passage de l'Opéra.

—En effet ! s'écria Lambert ; quand un malheur m'arrive, à quoi bon en rechercher la cause et l'auteur ! Ne puis-je pas à dire coup sur : Verneuil a passé par-là.

Faute d'avoir pu emprunter de l'argent, Frédéric Lambert fut réduit à vivre de privations tout en maudissant le cruel ennemi qui l'avait empêché de faire des lettres de change et des dettes à cent pour cent d'intérêt. Cet pénible situation dura deux mois, jusqu'au jour où la *Marquise d'Alcarzar* parut sur l'affiche.

Ce fut un beau jour plein de craintes, et de terribles émotions ; un jour qui laisse une trace profonde dans la vie d'un homme de lettres. Lambert avait la fièvre. Après la répétition générale, il monta à cheval et fit sept ou huit lieues au grand galop, pour se distraire. Ducrozet le suivait avec un dévouement digne de louanges. Les deux amis dinèrent copieusement et demandèrent au vin de Champagne des forces et de la philosophie, pour faire face aux événements de la soirée.

A l'heure solennelle, chacun était à son poste ; —l'auteur dans les coulisses, —l'ami au balcon prêt à applaudir le premier, —l'ennemi à l'orchestre, prêt à siffler le second.

Quelques minutes avant le lever du rideau. Lambert s'avança sur le théâtre, et vint jeter un coup d'œil sur la salle ; il pâlit en apercevant Verneuil, qui souriait en songeant au quatrième acte.

Le drame commençait bien ; l'action s'engageait avec une vivacité pleine de charme et d'intérêt. Les applaudissements de Ducrozet eurent de l'écho ; Verneuil souriait toujours, et il disait à ses voisins :—Voilà une pièce qui tombera !

Mais il nous semble, au contraire, qu'elle marche fort bien.

—Vous verrez tout à l'heure !

Après le troisième acte, le critique s'expliqua tout haut, et de façon à être entendu par un assez grand nombre de spectateurs.

—Jusqu'ici, dit-il, on ne peut reprendre dans ce drame que quelques longueurs et de notables incorrections de style ; mais le quatrième acte renferme des défauts beaucoup plus importants. Je vous recommande surtout une scène entre don Fabrica et Alvares, que vous jugerez détestable comme je l'ai jugée. Vous vous fi-

gurez sans doute que don Fabrice, éclairé par les avertissements de la marquise, va échapper à la trahison de son rival ? Pas du tout ; ce brillant cavalier, qui vient de déployer tant de fermeté et de présence d'esprit, se laissera prendre au piège comme un sot, et cette situation si fautive et si niaise dure jusqu'à la fin de l'acte. J'ai conseillé à l'auteur de changer cela, ajouta hypocritement Verneuil, mais il n'a pas voulu m'écouter. Ces dramaturges ont un amour-propre si aveugle et si opiniâtre !

Ce fameux quatrième acte commença.—À la scène indiquée par Verneuil, don Fabrice, après avoir feint un instant de se laisser tromper par Alvares, démasqua tout à coup le fourbe par un mouvement très beau et très dramatique. La salle entière applaudit, et les voisins de Verneuil plus fort que les autres ; ils croyaient faire plaisir au critique en témoignnant leur satisfaction, et le flatter en lui disant :—L'auteur a écouté vos conseils.

La Marquise d'Alcanzar obtint un succès complet. Encouragé par ce début, Lambert fit un second drame que Ducrozet porta comme le premier chez Verneuil. L'amitié seule pouvait commettre une pareille maladresse, mais un ennemi ne se laisse pas surprendre deux fois par la même ruse. Verneuil admira les défauts de la pièce et en critiqua les beautés ; on s'était trop bien trouvé de ses avis pour ne pas les suivre aveuglément, et le nouveau drame de Lambert tomba lourdement au milieu des sifflets.—Le critique acheva l'auteur par le feuillet le plus mordant qu'ait jamais écrit un judicieux ennemi.

—Le triomphe de Verneuil sera complet, s'écria Lambert après avoir lu ce feuillet ; je me déclare vaincu, et je renonce pour toujours à la littérature.

Ducrozet essaya vainement de rappeler son ami au drame, au roman, à la poésie ; Lambert était tombé de façon à ne plus se relever ; il jeta au feu tous ses manuscrits et accepta une place qu'on lui offrait dans les finances.—Dès qu'il eut pris cette bonne résolution, il rentra en grâce auprès de son oncle qui mourut peu de temps après et lui laissa dix mille livres de rente. Malgré l'avis de Ducrozet, Lambert n'aurait jamais gagné cette fortune dans la pratique des belles-lettres.

À la même époque, Verneuil hérita de son père qui était riche, et il déposa sa plume de critique qui ne lui servait plus à rien depuis que Lambert n'écrivait plus. Ducrozet, qui exerçait un grand empire sur son ami, lui conseilla de se lancer dans les spéculations industrielles où plusieurs de leurs anciens camarades de collège avaient fait de brillantes affaires.

—Tu possèdes une honnête aisance, lui dit-

il ; mais c'est l'opulence qu'il faut à un homme comme toi, et tu as ce qu'il faut pour l'acquérir.

Ce conseil devait être bien reçu par l'ambitieux Lambert, qui avait toujours rêvé les jouissances du luxe et les splendeurs d'un millionnaire.

Il alla donc, son portefeuille à la main, frapper à la porte de la Bourse. On lui ouvrit.— Là, il retrouva Verneuil qui l'avait suivi. Sur ce terrain glissant un ennemi a beau jeu, et les deux cent mille francs de Lambert couraient un bien grand danger, convoités qu'ils étaient par tous les habitués du lieu, et menacés par la haine ingénieuse de Verneuil.

C'était le temps où les bitumes florissaient : —peut-être bien sont-ils encore florissants ;— mais alors ce produit était dans toute sa nouveauté industrielle ; les chaudières bouillaient devant le café Tortoni, et on y jetait des billets de banque. Chaque matin voyait naître un nouveau bitume, surgir une nouvelle marmite et cuire de nouveaux millions. L'inventeur d'un de ces bitumes, le plus merveilleux de tous, vint trouver Lambert, qui fut séduit par son prospectus. Il était clair que l'affaire devait rapporter cent pour cent, comme l'argent que prêtait à quelques pas de là l'usurier du boulevard Italien. Les amateurs les plus chauds et les spéculateurs les plus fins voulurent prendre au capital social ; mais, par malheur, il n'y avait pas des actions pour tout le monde. Favorisé par l'inventeur qui était lié avec Ducrozet, Lambert, qui avait reçu des promesses formelles, se croyait sûr de placer ses deux cent mille francs dans cette brillante opération ; mais l'ennemi était là, et Verneuil, enchanté de pouvoir exercer sa haine avec bénéfice, manœuvra avec son habileté ordinaire et enleva les actions destinées à l'homme qu'il détestait mortellement.

La victoire était belle, et pourtant elle ne suffisait pas à un ennemi tel que Verneuil ; ce n'était pas assez d'avoir empêché Lambert de doubler sa fortune, il lui fallait sa ruine, et il parvint à le fourvoyer dans une spéculation qui devait produire des résultats désastreux.

Lambert, en effet, ne tarda pas à s'apercevoir du péril qui le menaçait. Il voulut s'étourdir et chercher de douces distractions dans une intrigue qui s'offrait à lui sous les plus riants auspices ; mais là encore il rencontra Verneuil qui avait une revanche à prendre et qui la prit.

—Et je ne puis me venger ! disait Lambert à son ami Ducrozet ; je suis désarmé devant cet implacable ennemi ! Il faut que je courbe devant lui ma tête chargée du poids de son insultante magnanimité !

Mais si les destins sont changeants, c'est surtout à la Bourse. Un grand mouvement, des

fluctuations inattendues agitèrent tout-à-coup le monde financier. Le bitume de Verneuil baissa à mesure que la spéculation dans laquelle Lambert avait mis son argent haussait d'une façon prodigieuse : si bien qu'au bout de quelques semaines l'un avait doublé son capital et l'autre avait perdu sa mise de fonds.—La maîtresse enlevée à Lambert acheva la ruine de Verneuil.

—Tout sourit à ta prospérité, dit un jour Ducrozet à son ami ; j'ai vu Verneuil, je l'ai endoctriné, il rend les armes et il t'offre la paix.

—Je me garderais bien de l'accepter ! répondit Lambert. Verneuil m'a laissé par haine la vie que tout autre à sa place m'aurait fait perdre ; il a été cause de mes succès littéraires, et quand une seule fois il m'a ménagé une chute dramatique, ce revers m'a rapporté dix mille livres de rente ; il m'a empêché de faire des dettes et de me livrer aux usuriers ; il m'a tiré d'une mauvaise affaire et d'une intrigue ruineuse pour s'y mettre à ma place ; enfin il m'a obligé malgré moi de doubler ma fortune... Je tiens à cet ennemi-là, Ducrozet ; je veux le conserver précieusement, et je sacrifierais tout, même ton amitié, pour rester en possession de sa haine !

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

POESIE.

LE CERVEAU, LE CŒUR ET LA LANGUE.

Messer Gaster, dont notre Lafontaine,
Après Menenius, fit un type de roi,
Voulut prendre un ministre ; et, pour ce haut emploi
De candidats on n'est jamais en peine.

Le cerveau, la langue et le cœur
Aspirèrent à cet honneur,
Et de ses droits chacun proclama l'excellence.

Mais la langue a ses deux rivaux
Sut si bien trouver des défaut,
Que de Gaster contre eux s'arma la défiance.
Si le cerveau faisait valoir

Qu'en lui siégeaient raison, et sagesse, et génie ;
Elle lui reprochait l'erreur et la folie.

Gaster avait d'ailleurs sur lui trop de pouvoir.
Quand Gaster s'offrirait d'un repas indigeste,
Le ministre Cerveau, troublé de son devoir,
Pourrait, du corps entier, bouleverser le reste.

Le cœur avait, de son côté,
Grandeur, patriotisme, et noblesse, et vaillance ;
Mais il pouvait pécher par excès d'intelligence ;
Par pitié, par faiblesse ou sensibilité.

La langue en dit tant que le sire,
Croyant qu'on faisait bien quand on savait bien dire,
Lui remit son autorité.

Elle étourdit alors d'un vain bruit de paroles,
De graves quelquefois, plus souvent de frivoles ;
Elle parla, parla, tantôt mal, tantôt bien ;

Fit du moindre incident le sujet d'une glose
Parla de tout, sur tout, et puis sur autre chose,
Parla toujours, et ne fit rien.

Mais après cents débats dont elle fut la cause,
Gaster, en digérant, finit par deviner

Que cette machine parlante
N'était qu'un instrument que devait dominer
L'autre machine intelligente....

Ne donnons pas un empire à mener

A qui ne sait se gouverner ;
Gardons nous des bavards qui, parlant sans vergogne,
Font plus de bruit que de besogne.

Le plus beau pérorateur, fût-il même avocat,
N'est pas toujours homme d'état.

Je ne veux pas plus loin pousser la conséquence ;
Mais, avant que mon siècle ait terminé son cours,
Mes survivants, s'ils ne sont déjà sourds,
En diront plus que je n'en pense.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX FRANCS par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques afin que l'avis qu'ils donneront le dernier jour de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne, No. 6.

FRÉCHETTE & Co.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.